

**O**n aurait dû s'y attendre! Toute la journée, un soleil brûlant de fin d'été avait écrasé de ses feux villes et campagnes. Dans la nuit, un éclair blanc fendit soudain la voûte céleste, illuminant comme en plein jour les façades à colombages des maisons qui bordaient le quai Anselmann. Presque simultanément, une pluie serrée et chaude s'abattit sur la cité. Pressant le pas, la jeune femme remonta précipitamment la capuche de sa pèlerine. Massa, apeurée, roulait de gros yeux globuleux sur son visage tout noir.

Dix ans déjà, qu'elle avait débarqué d'un navire en provenance de ce continent lointain, ramenée par un missionnaire-évangéliste! Que de chemin parcouru depuis! Dès son arrivée dans cette petite ville d'Alsace du Nord, cette Ivoirienne bien faite de son corps n'était pas passée inaperçue. Son visage avenant, son front bombé, ses joues cuivrées et pleines, ses lèvres rouges et charnues la singularisaient aux yeux de tous. Mise sous la protection de la sœur supérieure de la pension Westercamp, elle œuvra comme fille de salle à l'hôpital de Wissembourg. Sans relâche, elle s'occupait des patients grabataires de l'établissement : refaire leur lit, les aider à manger, à se laver, vider leurs bassins. Son enthousiasme à exécuter toutes ces tâches, même les plus rébarbatives, sous les ordres d'infirmières acariâtres et méprisantes ne faiblissait pas. Malgré ceux qui la qualifiaient de « négresse », elle accomplissait sa besogne avec bonne humeur. Son empathie pour les malades attira l'attention du médecin-chef, le docteur Wohlfahrt, qui la prit sous son

aille. Quelques années plus tard, à force de travail, d'abnégation et de persévérance dans ses études, elle était devenue sage-femme.

\* \*

À cette heure trop matinale, toute la cité dormait. Aucune lumière ne filtrait aux fenêtres des immeubles sauf au premier étage de la quincaillerie Pflugfelder où Massa se rendait. Dès le seuil de la porte, elle perçut l'affolement général des occupants de cet immeuble bourgeois. Après avoir accroché son manteau dégoulinant de pluie à une patère, elle pénétra dans l'office pour s'assurer que l'on avait bien préparé l'eau bouillante et les linges propres en vue de l'accouchement. Sans attendre, elle monta à l'étage. Au sommet du large escalier en pierre de taille, une femme hurlait. Le quincaillier, Paul Orth, qui avait hérité par mariage du commerce de son beau-père, patientait sur le palier. Ses yeux exorbités et la pâleur de son visage pourvu d'un nez mince et allongé trahissaient son anxiété. À cette heure avancée de la nuit, il était vêtu de sa tenue de ville, comme s'il rentrait à l'instant d'une soirée galante. Agrafée à une boutonnière, une chaîne en or barrait son ventre proéminent. Feignant la plus grande indifférence aux événements, il maintenait deux doigts enfouis dans la poche de son gilet, probablement pour que personne ne voie sa main trembler. Il posa un regard suspicieux sur la sage-femme.

« Ah ! C'est vous qu'on a envoyée ! », remarqua-t-il, d'un air dépité. Visiblement, la venue d'une femme de couleur dans ce foyer protestant bien-pensant paraissait incongrue au boutiquier. Massa était pourtant reconnue à Wissembourg pour la précision de ses diagnostics et pour ses interventions efficaces, même dans les cas les plus difficiles. Sans prendre ombrage de l'accueil peu amène du maître de maison, elle contourna l'odieux personnage et pénétra dans la chambre. D'un unique regard circulaire, elle évalua la situation. Visiblement, l'accouchement semblait imminent. La patiente, étendue sur un grand lit de bois massif, était en proie à de fortes

douleurs. Deux personnes se trouvaient à son chevet dont Odile, la jeune bonne occupée à éponger le front de sa maîtresse. Une dame âgée, manifestement dépassée par les événements, courrait en tous sens, se montrant totalement inefficace. Massa la repoussa vers la sortie de la pièce en la prenant fermement par les épaules. Le quincaillier attendait toujours, là dans l'embrasement de la porte. Il tenta de pénétrer dans la chambre.

« Je ne veux plus voir entrer personne ici, sauf Odile. Si nécessaire, on fera chercher le docteur Wohlfahrt. Mais tout se passera bien et la venue d'un médecin n'est pour l'instant pas indispensable ! », affirma la praticienne d'un ton péremptoire tout en refermant doucement la porte au nez du mari. Restés sur le palier, les membres de la famille, mis proprement à l'écart, prenaient des airs outrés. Impuissants devant tant d'autorité, ils ne tardèrent pas à regagner le grand salon du rez-de-chaussée, conscients que l'attente serait sûrement longue. Quelle idée d'accoucher comme ça en pleine nuit !

À l'étage, la sage-femme s'affairait déjà autour de la couche. D'un geste ample, elle souleva le drap, découvrant ainsi le corps de la future maman. Retroussant sa chemise, elle lui dénuda les cuisses et le ventre où apparaissaient de larges vergetures. Le rouge au front, la jeune femme tenta de ramener un peu sa camisole vers le bas. Massa secoua sa tête, montrant un visage avenant et lui adressa un sourire apaisant.

« Faut pas vous formaliser ! J'en accouche presque tous les jours, des dames comme vous », expliqua-t-elle. Poursuivant son examen, elle constata, dépitée, ce lit en désordre et ces draps trempés, probablement suite à la perte des eaux. Quelle pitié ! pensa-t-elle.

Quelques instants plus tard, Odile envoyée à la lingerie pour ramener des draps propres et un broc d'eau chaude pénétra dans la pièce. Cheveux roux, taillés court et âgée d'à peine quatorze ans, la jeune bonne affichait un regard avenant, rehaussé par un petit nez coquin parsemé de taches de rousseur. Massa l'interpella :

« Aide-moi à mettre la dame au sec ! Après ça, elle se sentira tant à son aise qu'elle ne voudra plus quitter sa couche ! » Répondant à Massa par un beau sourire, elle se précipita pour l'aider à soulever sa patronne. Malgré son manque d'expérience, elle se révélait un appui précieux.

À présent, la sage-femme s'employait à estimer le temps que prendrait la délivrance.

« L'ouverture est déjà à "cinq francs" ! Ce ne sera pas trop long, même pour une primipare. L'enfant se présente bien, je sens sa petite tête là, toute prête à sortir ! » Cette information rassura la future maman. Hortense Orth s'apprêtait à mettre au monde son premier bébé. Elle se sentait bien démunie. Ce sentiment allait croissant face au peu de soutien de ses proches et à l'inefficacité de son personnel de maison. Juste avant l'arrivée de la sage-femme, elle avait connu un début de panique. Maintenant, elle était plus rassurée. Alors que l'on s'activait autour d'elle, la jeune femme ne criait plus et semblait bien plus confiante. La rugueuse autorité de la praticienne l'impressionnait au point qu'elle n'osât plus montrer sa souffrance. Pourtant, les douleurs s'amplifiaient régulièrement à mesure que les périodes de travail se rapprochaient. La naissance de l'enfant n'allait pas tarder.

« Pas assez de lumière ici ! », ronchonna Massa.

Elle fit installer un éclairage sur un guéridon au pied du lit. Odile déplaça une lampe de chevet, la positionnant de façon à ce que la sage-femme pût mieux voir. Massa écarta les jambes de sa patiente au maximum. Ses lèvres pubiennes se tendaient au point d'être presque transparentes. Déjà apparaissait, visible sous la poche enveloppant l'enfant à naître, une touffe de cheveux noirs. À l'écoute des conseils prodigués par la praticienne, la jeune primipare continuait à respirer régulièrement. Elle tentait de relever son buste en agrippant ses genoux avec ses mains, forçant au point que les jointures de ses doigts en devenaient toutes blanches. Elle aurait

pu perdre pied si Odile, assise au bord du lit, ne lui avait pas tenu les poignets en lui adressant des sourires complices et des paroles d'encouragement. Alors, le miracle se produisit. Subitement, la tête du bébé apparut dans son entier. Délicatement, la sage-femme introduisit ses doigts pour saisir le nouveau-né par les épaules et lui imprimer une légère rotation pendant que la mère poussait une dernière fois. L'enfant était là. Avec des gestes précis, Massa ligatura puis trancha le cordon ombilical et nettoya la gorge du nourrisson. Placé entre les jambes de sa maman, il vagissait doucement.

« C'est un garçon ! Un bébé exceptionnel, il est "coiffé"<sup>3</sup> ! Comment allez-vous l'appeler ? », interrogea la sage-femme. D'une voix épuisée, à peine audible, Hortense répondit :

« Georges... Jean-Georges... Jean-Georges Orth ! »

Dans un geste théâtral, Massa saisit le nourrisson sous les aisselles, pour l'élever à bout de bras face à la fenêtre. Libérée soudainement par le nuage qui la cachait, une grosse lune ronde se mit à briller au travers des vitres comme pour saluer cette naissance. À cet instant, l'esprit du Vaudou, que l'Africaine avait probablement côtoyé autrefois dans son village natal lui souffla cette prophétie :

« Jean-Georges ! Tu es protégé du mauvais sort, tu seras un savant. Tu seras à l'origine de la découverte d'une énergie inépuisable ! »

Puis elle déposa le bébé dans les bras de la bonne, lui déléguant le privilège de le remettre à sa maman. Hortense rayonnait de bonheur en sentant contre sa poitrine ce petit être qui gigotait. Alors les trois femmes, complices dans cet instant solennel, décidèrent de garder pour elles seules le secret de cette prophétie.

\* \*  
\*

3. Au XVI<sup>e</sup> siècle, cette expression désignait ce fragment de membrane foetale qui peut parfois recouvrir la tête du nouveau-né au moment de son expulsion. Une croyance remontant à l'Antiquité voulait qu'un enfant qui naissait ainsi soit protégé du mauvais sort.